

JEREMIE ET MATTOUNE

Je ne sais pas comment j'avais fait, je m'étais enfin libéré. J'avais réussi à grimper vers cette petite, idiote, mais si précieuse lucarne, qui me narguait de haut, dans son coin. J'avais glissé et atterri dans un local, plein de gravats. J'avais perdu la notion du temps ; si bien que j'ignorais depuis quand j'étais enfermé dans ce cachot souterrain. Le seul repère, le seul signe de vie en dehors des geôliers qui venaient me ravitailler – j'en prenais alors plein les yeux, avec leurs torches – c'était la lumière qui s'allumait périodiquement de l'autre côté. Elle passait avec parcimonie, à travers le verre opaque de cette lucarne. J'avais beau crier, personne ne m'entendait. Sinon le reste du temps, l'obscurité totale m'engloutissait, et j'étais saucissonné, les mains dans le dos, comme un vulgaire rôti, prêt à l'enfournage ! Vraiment, je ne sais pas comment j'avais fait pour me dégager et déployer ainsi ma carcasse endolorie ; en tout cas, je ne voudrais pas revenir sur les efforts que j'avais fournis ; la chair de mes poignets en était à vif. Oui ! j'aimerais comprendre, ce que je foutais là, moi, Jérémie ? ...

Sans chaussures, je m'approchai avec précaution d'une baie qui surplombait des rangées de voitures, dans la pénombre. La porte du local était fermée à clef, bien entendu, et je n'avais pas envie de perdre mon temps à la forcer ; d'ailleurs avec quoi ? Je n'avais pour outil, à ma disposition, que des cailloux ! Je lorgnai sur l'arrière d'un pick-up bâché, juste en dessous : bon réceptacle pour l'autre saut que je méditais. Je me mis à taper sur la vitre, j'y allais de bon cœur, une avalanche de bris dégringola sur les carrosseries, faisant un boucan d'enfer ; puis je sautai sur la cible de mon choix. Défonçant le tissu épais, je tutoyai un montant au passage. Le souffle coupé, fou de rage et de douleur, je mis un moment pour m'extraire du fond de caisse. Comme mes pieds roulaient sur des objets épars, je m'emparai de ce qui ressemblait à une barre à mine. C'était au moins un petit quelque chose à opposer à mes agents de malheur ! Puis je me dirigeai vers une issue de secours, signalée par un néon. Elle n'était pas loin, à vingt mètres du pick-up. Je n'avais plus qu'une idée en tête : quitter ces « catacombes » et rejoindre l'air libre au plus vite.

En ouvrant la porte, je fus assailli par une odeur âcre ; elle donnait sur un sas qui devait servir d'urinoir occasionnel. Je le traversai d'un bond et tombai sur un hall. Je repris mon souffle. L'endroit était désert, mais je venais d'accéder à une vaste galerie marchande. Quelques

veilleuses dispensaient une lueur diffuse, et, les grilles ou les rideaux métalliques étaient descendus devant les devantures. A l'instar d'un maraudeur, j'avancai avec circonspection, tous mes sens en alerte. « Mais bon Dieu ! Qu'est-ce que je foutais là ! » : je me demandais encore ! Au moins, je savais que j'étais dans des heures de fermeture et probablement nocturnes. Je m'avisai soudain de la présence de caméras, discrètement installées dans les coins ; je m'interrogeai alors : à quoi bon se dissimuler ? Je n'avais rien à me reprocher ; c'était plutôt le contraire : j'aurais cherché du secours ! ... Rien ne se produisit, aucun son ne brisa le silence que l'imperceptible frôlement de mes chaussettes sur le dallage. Après quelques vains allers et retours, j'empruntai un passage qui menait devant une grande porte à deux battants, dont les gigantesques poussoirs étaient liés par une chaîne. Je me mis en devoir de faire sauter le cadenas, avec ma barre, et j'y réussis presque du premier coup. Après je fus à l'air libre, au bord de la chaussée, en pleine ville. Il faisait nuit et je distinguais à peine le halo des réverbères, autour de moi. Nous étions dans un cocon de brouillard, et, il ne semblait pas y avoir un chat dans la rue...

Je rigolais bien, en voyant ce « gros cuissot » détalier devant moi. Il excitait mon appétit. Je le poursuivais depuis un moment, quelques secondes en vérité ! Je m'appelais Mattoune, lion, roi, évadé de mon cirque ; enfin, celui à qui, on m'avait vendu ! On, c'était quelques-uns de ces cons d'hommes, dont un spécimen fuyait devant ma gueule, à ce moment précis. J'allais encore me venger, je le croquerai, sans sel, cru et saignant à point. Il était malingre, mais je lui trouverai bien quelque chose sur les os, et je rigolais, oui ! Enfin un qui essayait de se sauver ! Parce que les autres, ils avaient juste attendu que je leur fasse leur affaire, en criant et levant les bras au ciel, incapables d'opposer la moindre résistance. Ah ! Ils avaient eu beau jeu de se trémousser et de se moquer, quand j'étais derrière les barreaux, ces espèces de minables qui pouaient le cosmétique ! Je leur en voulais de m'avoir transformé en esclave et faire-valoir pour leur divertissement ; et puis ; ils m'avaient ridiculisé, en me faisant crever de faim. Cette nuit était la mienne, et j'escomptai bien qu'elle ne fut pas la dernière. J'avais déjà dépecé trois de ces minables : un vieux flétri (rien que des entrailles !) et puis un enfant de trente kilos maxi (avec ses oripeaux !) enfin une femme adulte, (un peu trop enveloppée !) ... Mais quand même, je m'étais bien régalé, mieux qu'avec la tête de mon dompteur, qui avait été bien vide, et qui ne m'avait pas rempli la panse plus qu'une de ces boulettes, qu'il me jetait de temps en temps.

Nous arrivâmes à un croisement de rue ; emporté par mon élan, j'allai tout droit. L'autre avait viré court, à droite toute, et j'eus du mal à synchroniser les mouvements de mes quatre pattes ! je fis une embardée qui m'emmena à bousculer des poubelles au passage. Il s'ensuivit un ramdam, sinistre, qui eut l'air d'affoler un peu plus mon gibier... L'homme qui n'avait pas de chaussures, chose en soi déjà assez étrange, semblait voler au-dessus du bitume : merde alors ! L'un à la poursuite de l'autre, nous venions juste de sortir du jardin public où je l'avais surpris en train de happer le filet d'eau d'un robinet. J'avais fait trop de bruit, en passant sur des feuilles mortes, et ce zèbre devait être sur le qui-vive : il n'avait même pas attendu de savoir qui j'étais ! Il avait détalé sans se retourner ; ce qui a priori décuplait ses forces... Il offrait vraiment plus de résistance que les autres, et cela m'excitait. De ce « cuissot », je me purléçais d'avance les babines, à chaque inspiration ! Nous franchîmes ainsi plusieurs carrefours, nous passâmes dans différentes rues, à travers la ville. Il courait aussi vite que moi, cela en était indécent ! C'est vrai que mes organes, avec l'âge, descendaient un peu trop, et qu'à présent, avec un estomac bien rempli, mon bedon frôlait le sol. Mais quand même, je ne manquais pas d'exercice : le dompteur avant d'être étêté, m'avez fait assez sauter, ridicule acrobate que j'étais, à travers son cerceau. Non, ma foi ! c'était un jeune homme bien vif, que celui-là qui courait devant moi.

Les rues de cette ville étaient désertes, emmitouflées dans le brouillard ; mais cela ne pouvait pas durer. Deux cercles lumineux surgirent à gauche et vinrent à notre rencontre. Le zèbre disparut à ma vue, dans le halo ainsi créé. Je m'arrêtai, aveuglé, et tournai le mufle. J'avisai alors un monticule de sacs, à côté de moi : des poubelles encore, certainement ! Je fis un saut derrière ce relief providentiel, le temps que l'engin passe... Je reprendrai la chasse après. Le trottoir était assez large, je pus m'allonger à mon aise. La lumière baignait maintenant la zone où j'étais, et semblait fixe ; puis des voix fusèrent, sur le fond du ronronnement mécanique. Cela commençait à durer ; si bien que je m'impatientsais, prêt à bondir. Je n'étais plus lion mais rat, planqué dans ces ordures ! J'avais l'arrière-train calé sur une grille, et, je sentais de l'air chaud qui venait par en dessous. Cette sensation me rendit nostalgique, là, tout à coup, incongrûment ; cet air chaud, vaguement lénifiant, il me rappelait les tourbillons d'air de la savane africaine : un air chaud propre à la béatitude, et j'en étais fort éloigné, dans cette jungle urbaine ! J'entendis enfin des pas qui se rapprochaient, et une grosse voix d'homme tonna tout près :

- Mais je te dis qu'il est malade, ce gars-là ! Je vois rien...

Plus loin, une autre lui répondit, et le premier locuteur reprit :

- Ouais ! il faut l'embarquer, on y verra plus clair au poste !

L'homme cependant continua, il monta sur le trottoir. Il allait me débusquer. Je n'avais plus le choix. Comme la silhouette tournait le coin du tas d'ordures, je lui bondis dessus et la happais. Il y eut un craquement, et puis encore des hurlements ! ...

J'avais peur, mais ce gros matou, je le narguais du haut de ma montagne de petites piles. Elles étaient faites d'armoires métalliques. Il ne pouvait les escalader, et à chaque fois qu'il sautait, il se cassait la gueule, dérapant et ne pouvant tenir quatre pattes sur leur petit toit, et alors, je le traitais de tous les noms : de face d'empeigne ou de crotte à nourrir les mouches par exemple ! Je me soulageais fort et je joignais le geste à la parole, tout heureux de me dégourdir le petit doigt... Il faut dire que j'avais trouvé là un bon perchoir. Je pouvais abuser de ma position dominante ; sans risques ! L'autre, il pouvait rugir, en bas, il battait l'air comme les moulins, et moi, je grimpais toujours plus haut, en m'assurant une retraite confortable, quoique... Pour finir, je me mis debout sur la plus haute pile, un peu branlante ; je fis le grand écart ; et ; je lui pissais dessus, à cette face que j'imaginai, grimaçante, et ceci, d'un geste ample, hautain, bien courbe, digne d'un roi soleil, et le roi des animaux en bas, ratatiné comme une chaussette sans pied, reçut de toute évidence, cette douche en plein dessus. Je le voyais à peine, estompé par le brouillard sur le sol qu'il ne pouvait quitter. Il m'avait rattrapé en vain, pour ses frais ! Il était condamné maintenant : fuir ou subir ? C'était injuste, il n'avait voulu qu'échapper à son sort, à sa condition certainement, mais c'était ainsi, il s'était perdu en chemin ! Moi, j'étais sur mon sol natal, je m'étais évadé, élevé, en tâtonnant ; mais je m'étais élevé quand même, et lui, il restait assis sur son cul, en se faisant pisser dessus ! Il fixait ce qu'il ne voyait pas : le ciel, taraudé par ses instincts de chasseur. Il avait échappé à son zoo, son cirque ou je ne sais quoi, il se faisait craindre, il voulait tuer l'humain, soit ! Et après ? Arriverait-il à rejoindre sa savane ? J'en doutais ! A sa place, je n'aurai pas perdu de temps...

Vous voudriez bien que je me sois cassé la figure, n'est-ce pas ? Que je me sois aplati, ridiculisé, moi aussi, à ce jeu de chat perché ? Hé bien, non ! J'ai survécu, ma pile n'est pas tombée ! En fait il ne faudra pas le répéter ni même le dire tout haut, n'en parlez à personne ! Si j'avais été enfermé si longtemps dans le noir, par des truands, c'est que quelque part, je l'avais bien cherché ! Moi aussi, je m'étais échappé de mon zoo, puis laissé prendre, et maintenant, il allait falloir m'apprendre à vivre !